

La possessivité du Scorpion

Mélodie Bujold-Henri

Numéro 161, printemps 2019

La matière s'est, de tout temps, mise à bouger seule

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91045ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bujold-Henri, M. (2019). La possessivité du Scorpion. *Moebius*, (161), 25–32.

la possessivité du scorpion

Mélo die Bujold-Henri

Mon amant n'a plus de temps à me consacrer. Il dit : ce soir, je vais prendre ça relax. C'est drôle parce qu'il n'y a justement rien de plus relaxant que le sexe, d'où, d'ailleurs, mon problème de masturbation compulsive. Quand j'an-goisse trop, je me donne – en cadeau – jusqu'à dix orgasmes d'affilée, parce qu'outre une consommation excessive de clonazépam, il n'y a rien de mieux pour lâcher prise. Je songe sérieusement à créer un Doodle pour faciliter mes rencontres avec lui, avec mon amant. Doodle demande : pour quelle occasion ? To fuck, que j'écris. Mon amant n'aura qu'à y inscrire ses disponibilités et – comme d'ha-bitude – je serai flexible. Je cocherai deux ou trois cases d'indisponibilités pour confondre ma solitude et, après vote – comme on prend parti pour le moins pire et non pas pour le meilleur –, le moment de la baise sera décidé de manière démocratique. La semaine dernière, nous avons, mon amant et moi, pris tous deux quelque chose : je lui ai pris la main et lui, il a pris peur. J'ai vu l'effroi passer dans ses yeux, une peur juvénile, le spectre d'une croyance selon laquelle une femme qui agit – qui ose agir – est déterminée et, donc, menaçante. Après la prise de main fatidique, mon

amant a commencé à disparaître et à vouloir prendre ça relax (j'ignore ce qu'est ça, mais semblerait que ça > moi). Pourtant, à peine quarante-huit heures plus tôt, il amorçait la tombée de nos pantalons sans pour autant disparaître, il me racontait la dispersion des cendres de son jeune frère sans pour autant disparaître, il me faisait écouter ses raps inédits sans pour autant disparaître, il disait « je regarde ton visage parce que je le trouve beau » sans pour autant disparaître, il improvisait des poèmes au resto-déjeuner sans pour autant disparaître, mais suffit parfois d'une main pour tout gâcher. Il y a longtemps que j'aurais dû appliquer le fameux « mange ta main, garde l'autre pour demain ». En l'espace de deux jours, je me serais débarrassée du problème en bouffant mes deux mains et en ne courant plus jamais le risque d'en poser une sur celle d'autrui. Trop tard. Le mal est fait. C'est précisément le 28 octobre, quelques jours avant l'Halloween, que mon amant a disparu. Fantôme d'automne qui me suivra tout l'hiver et dont les restes seront étouffés par l'odeur de la merde au printemps. Un classique. Mais ce qu'il y a d'impressionnant avec sa disparition – avec la disparition de mon amant –, c'est qu'elle lui demande des efforts. N'est pas invisible qui veut. En ce qui me concerne, c'est facile : je ne t'écris plus, tu m'oublies. Je ne sors jamais de chez moi et mes accomplissements – à supposer que j'accomplisse quelque chose – ne sont pas d'intérêt public. J'apprends un nouvel accord à la guitare, j'arrose mes plantes jaunies par la soif, j'exécute toutes mes tâches au salon funéraire, je prononce correctement les mots *Worcestershire* et *squirrel*, je traverse une crise de panique dans l'autobus sans prendre d'anxiolytiques, je change – enfin – la litière de mon chat qui déborde, je recommence à prendre soin de moi et à me faire des masques pour le visage au blanc

d'œuf et au miel, tout ça, anonymement, sans tambour ni trompette. Pour mon amant, c'est différent. Sa présence dans le monde est infiniment plus marquée. Suivi par 9203 personnes sur Instagram, mannequin et comédien dans quatre séries télé, son existence n'a rien de subtil. Pour se faire oublier – se faire petit et inapparent –, il lui faut le vouloir. Il lui faut vouloir exister – surexister même – pour tout le monde, sauf pour une personne en particulier; en l'occurrence, moi. Son visage est parfait, parfaitement générique, tellement générique qu'il doit espérer que, le croyant mort ou disparu pour toujours, je ne sache pas le différencier des autres à la télévision. Ses traits symétriques le font ressembler à tous les dessins illustrant le corps humain mâle dans les manuels de sexualité des années 1990. Cet homme vu mille fois dans les livres de la section biologie de la bibliothèque municipale; caucasien, yeux bruns, cheveux châtain, sexe assez gros, même au repos, torse athlétique, bras écartés et paumes ouvertes. J'étais la petite fille qui semait sa mère dans les rayons et qui cherchait – pour les sensations fortes – à voir ces images-là à tout prix. Maintenant, je suis la femme à qui ces images ne font rien que rappeler l'odeur du latex mouillé et l'attente des prochaines fois. Pour retrouver un semblant de sensations fortes, c'est désormais les corps peints par Egon Schiele que je regarde. Leurs silhouettes déformées, livides, me donnent l'impression d'assister à une autopsie où la chair n'aurait pas à être coupée pour qu'on en voie l'intérieur. Des entrailles observables à corps fermé. Les hommes d'Egon Schiele sont mes sex-symbols. Adolescente, je disais «j'aime les grands slacks». C'était une façon simple de décrire mon genre de garçon. Je sais désormais que c'est plus compliqué qu'une affaire d'indice de masse corporelle, que c'est une affaire de préférence

pour les corps laissant entrevoir l'agitation nerveuse, la circulation sanguine, la gestuelle spasmodique, bref, une affaire de préférence pour les corps laissant entrevoir tout ce qui aboutit à l'agonie. Dans ses autoportraits, Schiele se peint tantôt avec des mains démesurément grandes – des doigts crochus, noueux –, tantôt sans mains, les coups de pinceau s'arrêtant aux poignets, ou aux coudes. Invisible limbs. Pas des membres amputés, juste des membres qu'il ne voyait pas l'intérêt de faire exister. Si j'avais à faire mon autoportrait, je me dessinerais sans mains, par précaution pour mon amant, pour ne plus jamais l'effrayer, et aussi parce que les mains que je dessine ressemblent à du gingembre.

« je peins la lumière
qui vient de tous
les corps »

Faute d'avoir trouvé un amant aux traits fantomatiques – un amant-Schiele –, j'en ai choisi un pour sa capacité à disparaître, à être un ghost à sa façon.

* * *

Le 10 novembre, j'ai eu vingt-six ans, l'âge que Jeanne, ma meilleure amie, aura pour toujours. Elle est morte à vingt-six ans et, même si elle était plus vieille que moi, je l'ai rattrapée. Mon amant ne m'a pas dit bonne fête. J'ai une liste – une liste dans la tête – de personnes dont j'attends impatiemment les vœux d'anniversaire. La liste varie d'une année à l'autre et dépend du déroulement affectif et social des mois ayant précédé novembre. Si quelqu'un qui figure

sur la liste manque à son devoir, mon monde s'écroule et je passe les cinq jours suivants – je donne cinq jours de grâce aux vœux tardifs – à me demander ce que j'ai fait pour mériter un tel manque de considération. C'est peut-être la force de l'âge qui parle, les vingt-six ans qu'aura toujours Jeanne, mais même si mon amant était sur ma liste annuelle, je n'ai pas été troublée par son silence. J'ai été rassurée, comme soulagée d'avoir bien compris les règles du jeu. Mon amant est minutieux dans sa façon de faire le mort, et les morts ne ressuscitent pas pour dire bonne fête, la preuve en est que Jeanne n'est pas revenue pour m'offrir – comme elle l'a toujours fait – un livre ou des petites culottes. Je suis fière de mon amant, de sa rigueur dans l'absence, de cette facilité qu'il a à tenir ses promesses. Il se dit : « je ne lui parlerai plus » et s'y tient, même si les promesses qu'on se fait à soi-même sont les plus difficiles à remplir. Il se dit : « je ne lui parlerai plus » et s'y tient, même si certains soirs il a envie de sexe et sait que ce serait facile. Jamais – à propos de qui que ce soit – je ne me suis dit : « je ne lui parlerai plus » et m'y suis tenue. Je m'auto-sabote quand vient le temps de choisir à qui faire une place dans ma vie, comme s'auto-sabotent sans le savoir ceux qui choisissent de m'en faire une dans la leur. Ma mère dit que je siphonne l'énergie des autres, y compris la sienne. Il paraît que c'est parce que je suis Scorpion, un signe qui collectionne les vices et les maux. Mon amant, lui, est Cancer, un signe dont on ne dit que du bien. Les Romains disaient de lui, de l'homme Cancer, qu'il nous apprend que toute chose et que tout être humain a un commencement et une fin, raison de plus pour qu'il ne réapparaisse jamais. Je sais que les hommes ne sont pas comme les chats, et qu'il ne suffit pas d'exercer sur eux un peu de force pour qu'ils restent dans nos bras, mais je crois que je serais en paix avec l'idée

de garder mon amant contre moi en sachant – en sachant pertinemment – qu’il partirait en courant si je desserrais l’étreinte. C’est la possessivité du Scorpion qui parle. Peu m’importe la façon dont les choses restent à moi, tant qu’elles y restent. Avec Winifred – mon chat –, c’est pareil. Je le pose sur mes cuisses, j’appuie un peu sur sa tête pour lui faire comprendre qu’il lui faudra rester, puis je serre mes mains autour de son petit corps. Pour me tromper, il prend une position détendue, les pattes repliées sous lui, comme résigné, prêt à rester pour toujours. Quand il me semble assez endormi, je relâche peu à peu la pression exercée sur lui. Ce n’est pas un test de confiance, c’est vraiment que chaque fois, j’y crois, mais j’ai beau y croire, dès que je ne le touche plus, il ouvre les yeux et saute – part en courant – comme s’il n’avait attendu que ça. Au fond, mon erreur n’est peut-être pas d’avoir pris la main de mon amant, mais de l’avoir lâchée. Quand Winifred est couché – couché de son plein gré – sur moi, j’endure la faim, j’oublie la soif, je m’interdis d’aller aux toilettes, tout pour ne pas me lever, ne pas le déranger. S’il me fallait ne plus bouger pour que mon amant reste contre moi, je me pisserais dessus sans hésiter, comme les accros au jeu qui mettent des couches pour ne pas avoir à quitter leur machine. Je n’ai pas honte. Je chéris cette aptitude à me montrer pathétique sans éprouver la moindre parcelle de gêne. *America’s got talent*, le mien c’est de raser le sol et les murs sans embarras, de me pisser sur la jambe pour porter mon amant en triomphe. Quand la vie est une partie de serpents et échelles, que toutes les échelles cassent sous notre poids et sous celui des abandons qu’on charrie, il faut apprendre à escalader les serpents. C’est tout. Les enfants au parc qui s’amusent à remonter à contresens les glissoires en courant n’en sont pas à leur première vie.

Ils savent ce qui les attend et s'exercent à s'en sauver. Je déteste les enfants, sauf ceux qui remontent les glissoires à contresens. Quand j'en vois un, je me sens pousser un cordon ombilical prêt à s'attacher à son nombril. Heureusement, ça ne m'arrive pas trop souvent. En 1918, la femme de Schiele est morte de la grippe espagnole. Elle était enceinte de six mois. Egon a suivi, quelques mois plus tard, emporté par le même virus. C'est dommage. Même s'il n'y avait pas de glissoires à l'époque et que son enfant n'aurait pas pu en remonter une à contresens, je lui aurais souhaité la vie. En peignant sa dernière toile, *La famille*, Egon Schiele a fait sans le savoir un triste mélange entre ce que sa femme, leur bébé et lui auraient pu être s'ils avaient été réunis, et ce à quoi ils ont fini par ressembler, morts, rongés par la grippe. Ils sont peints, ensemble, presque encastrés les uns dans les autres, mais il n'y a de prémonitoire, dans cette réunion de famille, que leur peau couleur cirrhose et l'obscurité qui les entoure. Je crois que c'est la toile sur laquelle Schiele s'est fait les plus grandes mains. Sa femme – elle – ne semble avoir ni mains ni pieds; vraiment pas équipée pour retenir qui que ce soit. La femme que j'aimerais être, celle qui, parce qu'elle laisse tout couler, ne fait peur à personne. Celle que l'on veut garder.

* * *

Bonne nouvelle. Les récepteurs du cerveau qui reçoivent les signaux en cas de douleur physique et ceux qui les reçoivent en cas de douleur émotionnelle sont les mêmes. Selon une étude récente, les painkillers pourraient donc contribuer à étouffer la tristesse comme ils étouffent la douleur causée par une coupure. C'est rassurant de savoir qu'il se vend en libre-service de quoi tromper mon cerveau.

Je n'aime pas que Winifred me trompe quand il semble prêt à rester, mais j'aime que l'ibuprofène trompe mes affects. C'est mon genre de tricherie, de celles qui donnent la force d'être un Scorpion qui garde – qui empoigne – un Cancer de force, en attendant le bon signe. Aussi cernée que Schiele dans ses autoportraits, je suis forte.

* * *

Après un mois de silence, mon amant m'a écrit pour savoir comment allaient mes projets. Sa disparition est ratée. Il aura été décevant jusqu'au bout.

allo
pour répondre à ta question
l'écriture va bien
j'écris sur toi
ne t'en fais pas
je n'y mentionne pas ton nom
j'ai même donné
un nom inventé
à mon chat
pour que les gens croient
que c'est de la fiction
truly not yours
M.